

LA REVANCHE DU RENARD

Le rituel aux orties !

Les Québécoises et les Québécois qui ont vécu le tournant de la Révolution tranquille se souviendront sûrement de l'un des traits sans doute les plus caractéristiques de cette époque : son rejet massif et viscéral des *rituels*, à commencer par ceux qu'avait orchestrés chez nous l'Église catholique pendant des siècles. (Il n'y a peut-être d'ailleurs que la morale sexuelle de ce même catholicisme qui ait été battue en brèche avec plus de ferveur.) Force est en outre de reconnaître que les tentatives de rafraîchissement de la liturgie d'après Vatican II (usage du français, messes « à gogo »...) n'ont souvent contribué qu'à précipiter encore davantage la désertion des lieux de culte et la désaffection par rapport aux sacrements et autres formes de rituels qui avaient jusque là ponctué notre existence collective, du chapelet en famille aux processions de la Fête-Dieu, en passant par la bénédiction des récoltes — ou celle des motoneige ! — et les neuvaines à Sainte-Anne-de-Beaupré, et sans oublier tous ces autres rites qui, à cheval entre le religieux et le profane — des promesses scout aux initiations de Chevaliers de Colomb —, ne résistèrent guère davantage aux bourrasques de l'air du temps.

Au rituel, on reprochait tout à la fois son obscurantisme d'un autre âge, sa rigidité étouffante et son hypocrisie formaliste : intolérables obstacles à la sacro-sainte spontanéité créatrice que valorisait l'époque, jusque dans les chansons d'Emmanuelle et de Renée Claude. À la prétention de ce rituel d'effectuer *réellement* ce qu'il mettait en scène *symboliquement* (le corps et le sang du Christ *présents* sous les *apparences* du pain et du vin...), la modernité fougueuse du Québec d'alors contestait en outre toute *efficacité* ontologique et toute *utilité* sociale, obnubilée qu'elle était par la rationalité de la science, la performance de la technique et l'urgence du politique. À quoi bon passer devant l'autel pour unir sa destinée amoureuse ? À quoi (Diable...) pouvait bien servir cette poignée d'eau versée en vitesse — et en latin — sur la tête d'un nouveau né ? Et quel gaspillage que ces existences monastiques tout entières consacrées au grégorien des offices, alors qu'il y avait tant à faire pour bâtir l'avenir !

En l'espace de quelques décennies à peine, la « Priest-ridden Province » de naguère était apparemment en train de devenir l'une des sociétés les plus sécularisées de l'Occident.

Une nouvelle demande de rituels

Portrait évidemment trop simple pour ne pas être louche : bon nombre d'indices de la culture actuelle amènent en tout cas à nuancer sérieusement ce diagnostic radical, mais peut-être surtout à constater aussi, à ce chapitre, une transformation fort significative du Québec de ce début de millénaire. Voyons voir.

Le fait est tout d'abord que plusieurs de nos contemporains, qui mettent rarement les pieds à l'église, insistent encore pour s'y marier en blanc, y faire baptiser leurs rejetons, et y conduire leurs proches — même mécréants ! — à leur dernier repos. À un certain niveau, un tel phénomène n'étonnera guère les sociologues : les églises, les temples et les synagogues ayant monopolisé pendant des siècles l'« expertise » de ces grands « rites de passage », il n'est pas si

surprenant de les voir encore sollicitées à cet égard — ne serait-ce que « par défaut », pour ainsi dire. D'autant que le Québec ne se dota jamais lui-même de ces « alternatives » rituelles *laïques* qui marquèrent profondément la France républicaine ou l'Europe de l'Est communiste.

Mais le portrait devient encore beaucoup plus intéressant lorsqu'il nous oblige à observer la prolifération de nouvelles initiatives rituelles autour de ces grands rites de passage, et à constater qu'elles ont l'air de tout sauf de nostalgies d'un autre âge. On se souviendra par exemple des obsèques de la comédienne Marie-Soleil Tougas, il y a quelques années, ou de celles de Jean-Paul Riopelle et de Pierre Bourgault qui, bien qu'ayant eu lieu dans une église, se déroulèrent néanmoins sans aucune référence à la tradition chrétienne.

Les artistes et les créateurs étant toujours un peu « hors normes », on leur reconnaîtra sans doute le charismatique privilège d'inventer de nouveaux rituels — alors que le commun des mortels doit encore le plus souvent « faire avec » les liturgies plus ou moins inspirantes de la paroisse la plus proche. Ce n'est pourtant même plus le cas : on sait par exemple que les entreprises funéraires ont développé toute une panoplie de services qui leur permettent dorénavant d'offrir des rituels de funérailles « à la carte », au gré des croyances et des sensibilités d'une clientèle qui préférera peut-être une chanson de Ginette Reno à un psaume de David, et une pluie de fleurs à une aspersion d'eau bénite (une souplesse d'adaptation que l'on retrouve significativement de plus en plus, d'ailleurs, dans les funérailles catholiques les plus cachères...)

On sait en outre que bien des couples, aujourd'hui, souhaitent ritualiser leur union au-delà des ternes quinze minutes du Palais de justice — mais à partir de leur propre univers de valeurs et de significations plutôt qu'en fonction des encycliques de Jean-Paul II : tel convolera par exemple dans une ambiance totalement médiévale (tout au moins selon les fantasmes que s'en fait notre époque gavée de *Seigneur des anneaux*) ; tel autre planifiera ses épousailles au sommet d'un pic d'escalade, en apnée de plongée sous-marine ou dans la plus simple clairière d'un camping estival, en réécoutant Pink Floyd — ou les héritiers d'Harmonium. On rapporte par ailleurs que des commerces spécialisés dans la vente de ballons, guirlandes et autres gadgets de *partys* se sont mis à offrir à une clientèle de plus en plus hétéroclite des « rites d'accueil » des nouveaux nés *cool* et décontractés.

Au coin de la rue, le rituel

Ce n'est toutefois pas seulement autour des grands passages de l'existence que le rituel, qu'on l'associe ou non à une *religiosité* plus ou moins « sauvage », semble avoir repris du poil de la bête. C'est à vrai dire toute la vie d'un bon nombre de nos contemporains qui semble redevenir disponible à ce qu'on pourrait voir comme une sorte de *réenchantement du monde* par le rituel. Songeons, en vrac et pêle-mêle, à l'engouement de plusieurs pour les *jeux de rôles* hyper ritualisés de type *Donjons et Dragons*, surtout lorsqu'ils sont pratiqués « grandeur nature » et vont, pour leurs adeptes, bien au-delà du simple passe-temps. Songeons encore à la fascination qui en amène plusieurs à se couler dans une ritualisation inspirée par divers univers issus de la scène du spectacle et de la fiction littéraire ou cinématographique : clairs-obscur gothiques d'Ann Rice, microcosmes de Trekkers, mondes fantastiques de Tolkien ou de George Lucas — et jusqu'à l'incroyable légende du vieil Elvis... Observons aussi la place qu'occupent de nos jours les tatouages, piercings et autres marquages corporels dans l'imaginaire fortement ritualisé de plusieurs, et pas seulement des « jeunes » ; et arrêtons-nous un moment à cette passion pour les

voyages initiatiques, les sports extrêmes ou simplement le *risque*, qui pousse bon nombre d'adolescents de jeunes adultes à quitter le confort de leur banlieue pour aller voir ailleurs s'ils... n'y seraient pas un peu plus. Pensons encore à l'importance que prend de nos jours le bal des finissants du Secondaire V (côté jardin et côté cour...) ou les cérémonies de collation des grades universitaires — même à l'UQAM, que ses origines soixante-huitardes rendirent pourtant hostile pendant des années à de telles cérémonies ! Et que dire de ces *raves* qui ont profondément marqué nos paysages urbains depuis les années 90, et dans lesquels plusieurs n'ont pas manqué de repérer une ritualité instinctive fortement teintée d'extase dionysiaque ?

Bricolages rituels

Les nouvelles cristallisations rituelles de notre époque, on l'aperçoit, s'élaborent au moyen d'un *bricolage* parfois aussi étriqué qu'étonnant, faisant appel aux matériaux les plus divers. Les anciennes références rituelles traditionnelles n'en sont d'ailleurs pas absentes. Elles se sont en revanche largement désancrées des institutions (Églises, etc.) qui en avait jadis la « propriété privée ». Tout se passe en fait comme si leurs éléments constitutifs (gestes, symboles, objets signifiants) étaient devenus flottants, délestés des dogmes qui en assuraient autrefois la cohérence, disponibles à toutes sortes de nouvelles combinaisons et de réinterprétations inédites. Comme le faisait remarquer fort à propos le sociologue français Claude Rivière, nos contemporains auraient en somme redécouvert « le plaisir du rituel sans la contrainte du dogme ».

D'aucuns, nostalgiques des grandes cohérences culturelles du passé ou bétonnés dans leurs références de babyboomers vieillissants, auront sans doute tendance à ne voir dans tout cela qu'ersatz et simulacres de « véritables » ritualités. Avant de battre le briquet du Grand Inquisiteur, il importe toutefois de réfléchir — sans préjugé — à la signification profonde de cette effervescence rituelle contemporaine. Une analyse plus longue permettrait notamment de mettre en lumière les *fonctions* de ce rituel que la modernité triomphante avait imprudemment voué aux poubelles de l'histoire, mais dont notre société — comme bien d'autres, d'ailleurs — semble retrouver, fût-ce à tâtons, l'incontournable *anthropo*-logique.

Rappelons au moins, en terminant, la déconcertante réponse que le Renard de Saint-Exupéry donnait au Petit Prince qui l'interrogeait justement à ce propos : Un rituel ? c'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure des autres heures... Nos contemporains, un peu libérés du dogme des religions traditionnelles mais aussi du rationalisme des Lumières, sont peut-être juste en train de redécouvrir que c'est en bonne partie dans cette *différence-là* que s'enracine le fait d'être — simplement — des humains.